

Le magazine de l'Université de Neuchâtel
unine

Le Val-de-Travers: encore et toujours à l'actualité!

- Dompteurs de lumière au pays des circuits
- Le loup: davantage qu'une simple bête à grande dent
- Professeur élu enfant terrible de niveau mondial

Universitas modo bononiensi reformanda

**La «Déclaration de Bologne» jouit aujourd'hui,
à peine plus de quatre ans après son adop-
tion, d'une notoriété inversement propor-
tionnelle à sa longueur: 2,5 pages!**

Adoptée en juin 1999 par les ministres de l'éducation de 29 pays européens, elle propose aux institutions d'enseignement tertiaire et à leurs autorités de tutelle de se coordonner et de constituer dans des délais plutôt serrés - 2010 - un «espace européen de l'enseignement supérieur». La coordination doit se réaliser par la compatibilité et la comparabilité des systèmes d'études.

La fin de l'emprise de l'institution unique

Comme il convient à un grand projet, les instruments principaux sont simples: d'une part la division de l'enseignement universitaire connu jusque là sur le Continent en deux cursus successifs, l'un de trois ans environ, le bachelor, l'autre de un et demi ou deux, le master; d'autre part l'instauration d'un dispositif de mesure et de découpe des composantes des études, les «crédits». Une année consacrée complètement aux études permet dans la règle d'obtenir 60 crédits dits ECTS (pour *European Credit Transfer System*). Les crédits s'accumulent par validation dans les cours, travaux pratiques et autres examens; et, du fait qu'ils peuvent s'acquérir dans ces cadres différents pour autant que le programme dans lequel ils s'inscrivent le prévoie, ils ouvrent de grandes possibilités de combinaison. L'emprise d'une institution unique qui contrôle tous les aspects de la formation se desserre pour faire place à un usage accru du vaste «espace européen de l'enseignement supérieur» appelé de leurs vœux, on l'a vu, par les ministres de l'éducation. Cet espace doit du coup développer une approche commune pour encadrer les études de façon beaucoup plus explicite et concertée.

Le Suisse, dit-on, se lève tôt mais se réveille tard. Si M. Charles Kleiber, Secrétaire d'Etat à la science et à la recherche, figurait parmi les signataires de la Déclaration, les universitaires se mirent en mouvement quelques années plus tard seulement. Mais alors avec sérieux et méthode, autre trait du carac-

tère national qu'il faut tenir en honneur. Le «parlement» d'où émanent depuis 2002-2003 les directives les plus proches du terrain, les plus opérantes aussi, c'est la valeureuse *Bologna Projektleitung* issue de la CRUS (Conférence des recteurs des universités suisses), qui, bien entendu dans notre pays, doit se montrer «aussi centralisatrice que nécessaire, et aussi fédéraliste que possible».

S'engager par deux fois: bachelor et master

Dans notre université, les facultés se sont mises au travail rapidement sous l'impulsion de la CRUS: les nouveaux plans d'études seront tous en vigueur à la rentrée 2005 pour les bachelors, et deux ans plus tard pour les masters. Les universités et les facultés du Triangle Azur (UniNe, UniL, UniGe) ont beaucoup coopéré pour prendre des décisions concernant les programmes. Les cadres communs étant maintenant définis, la partie plus politique de la réforme se déroule sous nos yeux. Chaque université, sur fond de mobilité accrue des étudiants, doit motiver ceux-ci par deux fois à s'engager dans un cursus d'études qu'elle met à son programme: d'abord pour le bachelor, ensuite pour le master, qui sera tantôt «consécutif», c'est-à-dire situé dans la ligne directe d'un premier titre de même couleur, tantôt «spécialisé», c'est-à-dire accessible avec des titres initiaux très différents.

Le rectorat de l'Université de Neuchâtel fonde de grands espoirs dans les choix de ses facultés, et attend de l'approche du travail des étudiants induite par la réforme en cours une dynamique renouvelée et efficace de l'enseignement et de l'initiation à la recherche. ■

Daniel Schulthess

Vice-recteur en charge de l'enseignement



DOSSIER

4-13 ■ Le Val-de-Travers: encore et toujours à l'actualité



Economie ■ Commune géante en gestation
Histoire ■ L'industrie a marqué l'histoire du Vallon
Géographie ■ L'atout «terroir» du Val-de-Travers

biais, également envoûtants, que le Val-de-Travers compte donner le tournis.

La fusion géante qui se profile a de quoi faire tourner la tête! Elle unirait pour le meilleur et pour le pire le destin des onze communes du Vallon!

Discrètement éloignée, cette région n'échappe cependant pas à l'instigation des chercheurs. Son histoire parle d'industries, minière ou horlogère, et d'une population fortement attachée à son identité.

Gourmandise oblige: Unicité s'attarde sur les produits régionaux du Val-de-Travers, défendus avec ingéniosité par un label de qualité. Une façon de clore la salive aux babines et en accord total avec l'actualité. Santé et tous nos vœux de fin d'année!

Inutile de jeter sur ce numéro un regard de travers. Les productions illégales n'y font pas leur nid. Point de fumette ni de fée verte! C'est par d'autres

14 ■ Qui cherche trouve

Le loup:
davantage qu'une simple bête à grandes dents

Sociologie

Tout fout le camp?

Microtechnique

Dompteurs de lumière au pays des circuits

20 ■ Bobinoscope

Anglais
Lukas Erne, un des plus terribles enfants de la planète

Microtechnique

René Dändliker:
«J'ai eu de la chance de commencer avec le laser»

24 ■ Campus

Brigitte Hool: «Je dis que rien ne m'épouvante»

Retour au mur d'origine pour l'œuvre de Claudévard et Jeanne-Odette

27 ■ Bibliographie

Nos remerciements vont à l'Association Région Val-de-Travers, à l'Association Goût et Région, à Marc Heyraud, directeur de l'Université du troisième âge, ainsi qu'à Tourisme Neuchâtelois
Illustration de couverture: Tourisme Neuchâtelois (photo E. Leuba)

Impressum

UniCité ■ Magazine de l'Université de Neuchâtel, n° 27, novembre 2004, 6'500 exemplaires
Rédaction ■ Université de Neuchâtel, Service de presse et communication, Faubourg du Lac 5a, CH-2001 Neuchâtel
Responsable de rédaction ■ Service de presse et communication, Virginie Borel et Colette Gremaud
Conception graphique ■ Fred Wuthrich, Université de Neuchâtel
Correction ■ Colette Voller
Impression ■ Imprimerie Actual SA, Bienné
ISSN 1424-5663



DOSSIER

■ Le Val-de-Travers: encore et toujours à l'actualité

Economie ■ Commune géante en gestation

Histoire ■ L'industrie a marqué l'histoire du Vallon

Géographie ■ L'atout «terroir» du Val-de-Travers



photo E. Leuba

Ce projet de fusion, par exemple, qui ferait virevolter les onze communes du Vallon en de gigantesques fiançailles. La question fait en tout cas l'actualité des médias et pourrait être soumise au vote de la population. L'Institut de recherches économiques et sociales (IRER) livre les résultats d'une étude sur la faisabilité de cet audacieux projet.

L'essor économique du canton de Neuchâtel est profondément marqué du sceau de l'industrie. Or, c'est à Couvet, dans les anciennes usines Dubied, que viendront se loger les archives industrielles cantonales. Une exclusivité que révèle l'historien Laurent Tissot.

Industrie rime ici avec horlogerie comme nulle part ailleurs. Dès 1820 et grâce à l'amélioration du commerce avec la Chine, Edouard Bovet et ses frères donnent une spectaculaire impulsion

Inutile de jeter sur ce numéro un regard de travers. Les productions illégales n'y font pas leur nid. Point de fumette ni de fée verte! Mais c'est par d'autres biais, également envoûtants, que le Val-de-

Travers compte donner le tournis.

au commerce horloger. Cette vocation horlogère a valu le Prix Nobel de physique à Charles-Edouard Guillaume, inventeur de l'invar et l'élinvar, deux alliages utilisés dans la fabrication des ressorts et des spiraux.

Comment parler de l'industrie au Val-de-Travers sans évoquer les mines d'asphalte? Enfant du pays, Jean-Pierre Jelmini trouve les mots qu'il faut pour parler de

ce métier exercé par ses aïeux.

L'industrie a attiré de nombreux travailleurs dans la région. En 1850, le Val-de-Travers compte 12'000 habitants. Le recensement de l'an 2000 en dénombre... 12'000. Qu'on ne s'y trompe: d'importantes fluctuations sont venues s'insérer entre ces deux dates. Patrick Rérat, assistant à l'Institut de géographie, les suit avec assiduité.

Ces fluctuations varient avec les hauts et les bas de l'économie. Or, une conjoncture qui fait grise mine n'attend souvent pas grand-chose pour se laisser déridé. La création d'un label peut l'y encourager. La Fondation Qualité Fleurier (FQF) vient de lancer le sien: "Qualité Fleurier". Son président Jean-Patrice Hofner s'en fait le porte-parole.

Les labels, l'agriculture en raffole depuis le durcissement de sa situation. Isabelle Biedermann analyse l'étendue de leur impact. Elle prend en point de mire un cas particulièrement édifiant où sites touristiques et produits régionaux se donnent la main dans un élan promotionnel particulièrement réussi.

Que des bonnes choses, dans cette édition de fin d'année... et en toute légalité ! Bonheur et longue vie à tous nos lecteurs! ■

Commune géante en gestation

Le Val-de-Travers caresse le projet de fusionner ses onze communes. Une entreprise audacieuse qui représente une première à l'échelle nationale, où jamais commune ne fut créée sur un aussi grand espace. Trois chercheurs de l'Institut de recherches économiques et régionales (IRER) se sont penchés sur la question. Ils estiment à 3 millions les économies de fonctionnement à escompter de cette fusion. Leur étude est inclue dans un rapport actuellement en consultation auprès de la population et des autorités.



Le centre sportif de Couvet, symbole de collaboration entre les communes du Vallon

12'500 personnes embarquées dans le même bateau! Le projet de fusion des onze communes du Val-de-Travers ne manque pas d'audace. Une première en Suisse, où jamais fusion de cette envergure n'a encore vu le jour : 22 kilomètres séparent en effet les deux villages les plus éloignés. Certes, le projet ne rencontre pas que des approbations. Mais Julien Spacio, secrétaire de l'Association Région Val-de-Travers* (ARVT), se montre optimiste. Il insiste notamment sur l'importance d'un vote populaire, qui laisserait la population s'exprimer sur la question. Et pour que les décisions se fas-

sent en connaissance de cause, l'ARVT a lancé une campagne de consultation, qui prendra fin au crépuscule de l'année 2004. L'objet présenté à la population - et aux autorités - consiste en un rapport. Réalisé - en partie - sur la base d'une étude menée par les économistes Claude Jeanrenaud, Françoise Voillat et Mathieu Vuilleumier, de l'Institut de recherches économiques et régionales (IRER). Le travail des chercheurs visait principalement à établir la faisabilité du projet. Leur verdict est plutôt favorable! Les estimations avancées portent en effet à 3 millions les économies de coût raisonnablement envisageables. Prudents, les chercheurs rappellent toutefois qu'il est «impossible de résumer par un seul chiffre - positif ou négatif - les conséquences de la fusion des onze communes». Leur étude constitue donc un modèle, qui suggère des solutions sans en imposer aucune.

L'étude propose ainsi la centralisation de toute l'administration du vallon. Des guichets publics répartis dans chacun des villages gratifieraient la population d'un service de proximité. Avec ce genre d'égards, la réorganisation proposée ne devrait pas engendrer de très gros changements pour le citoyen, estiment les chercheurs. Par soucis d'équité, un système de compensations - sous forme d'aide aux activités locales - viendrait dédommager les habitants lésés par leur subit éloignement de certaines infrastructures. Le budget de fonctionnement de la nouvelle commune a été établi sur la base des comptes 2001 délivrés par les communes actuelles. Ainsi qu'à l'aide de comparaisons avec d'autres communes suisses de tailles similaires à celle projetée dans le Val-de-Travers.

Une dizaine d'emplois supprimés

Les économies de trois millions proviendraient en grande partie de la diminution des charges de personnel. Le scénario proposé suggère en effet la suppression d'une dizaine d'emplois à temps complet, des postes de cadres



principalement. Selon les chercheurs, la fonction d'administrateur gagnerait en clarté et en professionnalisme. Les tâches remplies par les administrateurs dans chacune des communes sont en effet éminemment variées. Par ailleurs, la fusion élargirait le bassin de recrutement à l'intérieur duquel puiser les conseillers généraux et communaux. Ces derniers sont de plus en plus difficiles à trouver. Et pour cause ! Participer à la vie politique d'une commune représente un sérieux investissement. Les chercheurs de l'IRER estiment à 16 heures le temps consacré chaque semaine par un conseiller communal à la préparation des dossiers, à la gestion de son dicastère et à la représentation de sa commune dans les commissions. Et trouver une quarantaine d'élus dans une population de 12'000 habitants pose certainement moins d'embûches que d'en chercher une vingtaine dans une commune de 300.

La suppression d'emploi a donné du fil à retordre aux chercheurs. Ces derniers se sont interrogés longuement sur la nécessité d'une telle mesure. Pour eux, le rôle d'une administration communale n'est cependant pas de



créer des emplois, mais bien de pourvoir la population en services de qualité, à un coût minimum. Les économistes rappellent également la situation financière critique de plusieurs communes qui n'ont d'autres solutions que d'augmenter leurs impôts. « Dans ce contexte, la fusion apparaît comme une nécessité plutôt qu'un choix », déclarent-ils. Sans compter le fait que plusieurs communes verraient ainsi leur charge fiscale diminuer! C'est en effet dans ce sens que les chercheurs proposent d'utiliser les trois milliards dégagés. Une décision pour laquelle les citoyens auront cependant le dernier mot!

Colette Gremaud

Mathieu Vuilleumier, Claude Jeanrenaud et Françoise Voillat, les trois chercheurs de l'IRER impliqués dans l'étude

■ Môtisans, Verrisans ou Traversins menacés dans leur identité?

«On essaie tous de survivre», lance Jean-Bernard Wieland. Le président de la commune des Verrières doute que «onze communes pauvres puissent en générer une riche». La situation géographique, avec des communes situées à 700 mètres d'altitude tandis que d'autres culminent à 1200 mètres, ne lui semble pas de bon augure pour concilier les divers travaux publics. Et les licenciements prévus ne le réjouissent pas davantage. Enfin, il déplore le côté «peu affiné» du projet actuel.

Mais c'est la perte d'identité qui fait surtout frémir les opposants. Or justement, les chercheurs de l'IRER se sont penchés sur la question. Sur quelles valeurs se fonde le sentiment d'appartenance à la commune? D'après une enquête réalisée par deux étudiants de l'Université de Neuchâtel (Gaëlle Venzin et Bastien Bandi) et citée par les chercheurs, c'est la vie sociale qui semble lier de prime abord les habitants à leur vallon. Le paysage apparaît juste après. Quant aux symboles institutionnels liés à la commune, ils ne paraissent jouer qu'un rôle secondaire. Or, c'est principalement sur cet aspect administratif - auxquels les habitants ne s'identifient pas - que la fusion porterait, selon les trois chercheurs. Enfin, le projet de fusion ne ferait pas disparaître les villages du vallon, qui seraient maintenus à l'intérieur de la nouvelle commune. ■
(cg)

*Les onze communes du Val-de-Travers sont regroupées depuis 1977 dans l'Association Région Val-de-Travers (ARVT) qui se charge de promouvoir la région et de défendre les intérêts communs de ses membres, que ce soit sur le plan économique, social, culturel ou touristique. Les premières démarches relatives à la fusion ont été lancées en 1997 déjà par l'ARVT. ■

La mémoire industrielle du canton logée dans les anciennes usines Dubied

Pourquoi conserver une mémoire industrielle cantonale? «Sans mémoire, pas d'avenir!», résume le pétillant historien Laurent Tissot. Il faut dire que depuis une décennie, l'Institut auquel il collabore a, entre autres, axé ses recherches sur l'**histoire des entreprises: les étudiants en quête de sujet d'étude seront assurément des utilisateurs avisés de ces archives industrielles qui occuperont dès 2005 une partie des anciennes usines Dubied à Couvet (voir article suivant).**

«Le budget voté en novembre 2003 par le Grand conseil neuchâtelois constitue une prise de conscience de l'opinion publique et du monde politique pour son passé industriel». Directeur de recherches et professeur associé à l'Institut d'histoire de l'Université, Laurent Tissot ne cache pas son enthousiasme! Membre de la commission chargée d'expliquer l'importance d'archives industrielles cantonales, Laurent Tissot ne tarit pas d'arguments: «Ces archives présentent un intérêt de tout premier ordre pour répondre à un certain nombre de questions portant sur l'histoire économique, technique ou encore sociale et culturelle des entreprises qui ont fait ou font encore le tissu économique régional». Le canton de Neuchâtel ne doit-il pas en effet, en grande partie, son essor économique aux entreprises industrielles (horlogères et mécaniques) qui s'y sont installées...

Une entreprise est un être humain

Et de citer l'exemple des usines de machines à tricoter Dubied dont une partie des bâtiments laissés vacants abriteront ces archives... Pourquoi cette entreprise, qui a employé jusqu'à 4000 personnes, a-t-elle fermé



ses portes au milieu des années 80? Comment a-t-elle été gérée, organisée? Comment s'est-elle insérée dans la région du Val-de-Travers? «L'étude des archives ne se résume pas à l'étude de cimetière; elle est devenue un instrument d'action», lance Laurent Tissot. Et de poursuivre: «Sur le plan industriel, le Val-de-Travers a été une région prépondérante dans le canton; il n'y a pas de raison que cela ne se reproduise plus!»

Spécialisé dans l'**histoire des entreprises**, l'Institut d'histoire sera sans doute un grand «consommateur» de ces données: deux étudiants ont d'ores et déjà exprimé leur intérêt pour ces archives. «Le Val-de-Travers est gagnant de cette situation: c'est aussi une façon de rebondir!», se réjouit le professeur.

S'interroger sur son passé semble devenir une pratique de gestion de plus en plus courante dans les entreprises: «La marque horlogère Jaeger Lecoultrre, dont le slogan paradoxal n'est autre que "L'avant-garde de la tradition", a engagé un étudiant neuchâtelois à l'issue de son mémoire de licence qui portait sur l'**histoire de l'horlogerie**», mentionne l'historien. Un courant fait d'ailleurs des émules aux Etats-Unis: il y est de plus en plus fréquent de recourir à l'**histoire** pour savoir comment, par le passé, on avait répondu à certaines questions qui se posent à nouveau - de manière plus ou moins similaire - dans le monde contemporain... ■

Virginie Borel

Un lieu de conservation animé et vivant!

Le haut du canton abrite le patrimoine horloger et audiovisuel, le Val-de-Ruz la mémoire agricole du canton... Le Val-de-Travers deviendra donc logiquement le siège des archives industrielles neuchâteloises. Rencontre avec l'archiviste de l'Etat et chargé d'enseignement à l'Université, Alexandre Dafflon et son prédécesseur, Jean-Marc Barrelet.



Alexandre Dafflon (à gauche) et Jean-Marc Barrelet

«L'enjeu réside non seulement dans le fait de conserver machines et archives, mais aussi de connaître l'entreprise», lance Jean-Marc Barrelet. Ce sont donc plus de 200 mètres linéaires de documents qui seront dédiés à l'entreprise Dubied dans les combles des anciennes usines de Couvet. Ces lieux chargés du passé flamboyant d'une entreprise - dont la faillite a été prononcée en 1988 - mettront au total 3000 mètres linéaires à disposition des archives industrielles du canton.

Pas uniquement de la conservation passive

«Le Centre des archives industrielles de Couvet est conçu pour servir de lieu de conservation à

l'ensemble des institutions locales ou régionales qui conservent des archives industrielles et d'entreprises», détaille Alexandre Dafflon. «Certes, ce centre est placé sous la responsabilité des archives de l'Etat, mais on souhaite qu'il s'ouvre à d'autres acteurs (publics ou privés) qui pourraient y déposer leurs fonds d'archives tout en demeurant les propriétaires», poursuit le responsable des archives de l'Etat. Ce lieu de conservation devrait également, à terme, devenir un endroit animé et vivant, favorisant l'étude et la mise en valeur du patrimoine: «C'est pourquoi l'Institut d'histoire de l'Université de Neuchâtel est également lié à ce projet», souligne Alexandre Dafflon. De

même que le Centre neuchâtelois d'intégration professionnelle (CNIP) qui occupe déjà le parterre des anciennes usines.

C'est en novembre 2003 que le Grand Conseil neuchâtelois a voté un crédit de Fr. 550'000.- divisé en deux parts: la première devant servir à la réfection des locaux (Fr. 400'000.-), la deuxième à procéder au tri et à l'inventaire des archives Dubied en particulier. «En effet, suite à la motion d'un député, un groupe de travail qui s'était penché sur le sujet a identifié les archives industrielles comme un patrimoine en danger», rappelle Jean-Marc Barrelet qui a officiellement quitté son poste d'archiviste adjoint en septembre 2003, mais qui continue de suivre de très près l'évolution de ce dossier... Si les travaux de réfection sont sur le point d'être terminés, les inventaires se dérouleront dans le courant de l'année 2005.

Mais que doit-on conserver?

Mais que doit-on, au juste, conserver pour répondre au souci de mémoire? «Ce qui fait le cœur d'une entreprise», répondent les deux archivistes citant tous azimuts sa création, la vie de ses organes directeurs, ses statuts, le reflet des activités de production, ainsi que l'état financier. La partie iconographique que constituent les films et les photos du site, des ateliers sera quant à elle conservée à La Chaux-de-Fonds.

La présence prochaine des archives industrielles à Couvet devrait participer à panser la plaie encore ouverte d'une faillite qui a fait date... (vb)

Horlogerie et Val-de-Travers: une longue histoire d'amour

L'introduction de l'horlogerie à Fleurier est le fait de David-Jean-Jacques-Henri Vaucher en 1730 déjà. Très vite, ce secteur prend de l'ampleur et en 1750 on compte 15 horlogers à Fleurier. Ce chiffre passe à 106 en 1794, soit un peu plus du 13% de la population. Aujourd'hui, plus de 400 personnes travaillent à Fleurier pour l'horlogerie ou ses branches annexes.

C'est l'histoire d'amour qui unit une région et un milieu économique, l'horlogerie... Dès 1820 et grâce à l'amélioration du commerce avec la Chine, Edouard Bovet et ses frères donnent une spectaculaire impulsion au commerce horloger grâce à la fabrication des calibres chinois. Ils détiennent le monopole quasi absolu de l'importation horlogère en Chine. Plus tard, d'autres maisons fleurisanes suivent l'exemple: Vaucher Frères (1848), Edouard Juvet de Buttes qui transfère son atelier à Fleurier dès 1844, les frères Dimier, venus de Genève. Après la Chine, d'autres débouchés s'ouvrent aux fabricants du Val-de-Travers qui s'adaptent aux exigences de ces nouveaux marchés. La première école d'horlogerie ouvre ses portes à Fleurier en 1850. Quelque 22 ans plus tard, 600 personnes sont occupées dans l'horlogerie, soit le 23% de la population fleurisane.

Le Nobel de physique à un natif de Fleurier!

Au début du siècle passé, Fleurier s'impose comme le centre de la production horlogère du Val-de-Travers, sa population a doublé dans la seconde moitié du 19^e siècle. En 1920, Charles-Edouard Guillaume, natif de Fleurier, reçoit le Prix Nobel de physique pour ses travaux concernant les alliages de fer et de nickel. Il est l'inventeur de l'invar et l'élinvar, alliages utilisés

par la suite dans la fabrication des ressorts et des spiraux. A l'issue de la grande crise des années trente, on dénombre encore huit fabricants d'horlogerie à Fleurier dont Fleurier Watch, Bovet frères et Cie et Numa Jeannin. Plusieurs autres usines s'occupent de la fabrication d'ébauches, d'aiguilles, de cadrants, de glaces, ressorts etc.

Entre 1975 et 1996, la haute horlogerie se profile à Fleurier: Michel Parmigiani fonde la société Parmigiani Mesure et Art du Temps, la marque Bovet-Fleurier renaît de ses cendres et la société Chopard est fondée. Suite à la constitution, en 2001, de la Fondation Qualité Fleurier visant notamment à établir des critères de qualité technique et d'esthétique de construction horlogère selon les meilleurs principes de la haute horlogerie sont créées Vaucher Manufacture et Parmigiani Fleurier, toutes deux issues de Parmigiani Mesure et Art du Temps SA. L'histoire d'amour ne semble pas près de s'arrêter...

«Les convertis du Val-de-Travers en sont les meilleurs ambassadeurs»

Rencontre avec le président de la Fondation Qualité Fleurier, l'ancien étudiant en droit Jean-Patrice Hofner, qui est devenu un fervent défenseur du Val-de-Travers.

Né à Bâle entouré d'un papa diplomate et d'une maman grande à Paris, rien ne destinait Jean-Patrice Hofner à devenir le chantre du Val-de-Travers! Pourtant, après des études de droit à l'Université de Neuchâtel, le jeune homme devient l'assistant du professeur Grossen avant d'entreprendre un premier stage d'avocat à Neuchâtel, puis un deuxième de notaire chez Jean-Claude Landry à Couvet.

Une étude que Jean-Patrice Hofner ne quittera plus puisque son patron de l'époque lui en propose la reprise alors que ce dernier devenait Chancelier d'Etat. «J'ai trouvé ici un mentalité très ouverte et très simple, une région qui m'offrait la possibilité de me loger dans une ferme au milieu des champs et une possibilité de m'intégrer aisément dans les instances culturelles locales», sourit celui qui a présidé pendant 12 ans le Centre culturel du Val-de-Travers et qui souligne la richesse de l'offre culturelle. «Voyez le calendrier des manifestations», lance-t-il en s'emparant d'un exemplaire du Courrier du Val-de-Travers.

«Ici, il y a de la place pour tout le monde», s'enthousiasme l'avocat-notaire. Sûr que Jean-Patrice Hofner sait de quoi il parle: il a brûlé les planches en qualité de comédien amateur, a été membre du Conseil d'administration de Parmigiani pendant 15 ans et n'est pas étranger à l'ouverture, en 2005, de deux musées à Môtiers: le premier présentera les

voitures rares d'un collectionneur passionné et le deuxième fera un clin d'oeil à l'art aborigène australien.

Pas étonnant donc que ce converti polymorphe soit désormais le président de la Fondation Qualité Fleurier (FQF) dont le label «Qualité Fleurier» a été lancé voici moins de trois mois (le 27 septembre). La Fondation s'est donnée pour ambition de répondre à une triple nécessité : réunir dans une même certification, ouverte à tous les producteurs de haute horlogerie mécanique, suisses ou européens, un ensemble d'exigences exclusives

orientées sur le client final, l'assurant qu'il achète une montre :

- de précision en toutes circonstances,
- de solidité et de durabilité éprouvée,
- de qualité de finition esthétique exclusive

FQF donne à Fleurier ses lettres de noblesse pour devenir un centre important de la haute horlogerie suisse... «Il s'agit de se focaliser sur l'idée que l'on produit peu de pièces par année, en revanche, ce qu'on fait, peu arrivent à le faire», s'enflamme le président fier de son label tout neuf... ■

Virginie Borel



Jean-Patrice Hofner,
président de la Fondation
Qualité Fleurier

■ Economie et démographie vont de pair dans le Val-de-Travers

Si les chiffres de 1850 (premier recensement fédéral) et ceux de 2000 sont très similaires - quelque 12'000 habitants recensés dans le Val-de-Travers -, les fluctuations ont été très marquées au cours de ces 150 ans...

«Le Val-de-Travers connaît depuis toujours un lien particulièrement étroit entre sa situation démographique et sa conjoncture économique», résume Patrick Rérat, assistant à l'Institut de géographie qui mène actuellement des recherches approfondies dans le cadre d'un atlas sur le canton de Neuchâtel. «Depuis 1850, la population y augmente très régulièrement jusque vers 1920 (plus de 18'000 âmes recensées) avant que les conséquences de la crise économique ne se fassent ressentir», poursuit le jeune homme.

La diminution progressive s'étend jusqu'au lendemain de la Deuxième guerre mondiale. Le Val-de-Travers se ressaisit alors pendant près de 30 ans, mais ressentira de plein fouet la nouvelle crise de 1970: «Son impact est flagrant puisque la population baisse au-dessous du seuil de 1850», précise encore Patrick Rérat. Pas étonnant lorsque l'on sait qu'en 1970 neuf actifs sur dix qui résident dans le Val-de-Travers y occupent également un emploi... ils quittent donc le Val-de-Travers lorsque le travail vient à manquer.

L'élan est une fois encore freiné au milieu des années 80 suite à un nouveau ralentissement économique lié notamment à la fermeture des usines Dubied: «Le Val-de-Travers est le miroir de la situation économique nationale car cette région s'appuie en grande partie sur l'industrie et sur l'agriculture, ce qui la rend particulièrement vulnérable», note l'assistant.

En comparaison, le district du Val-de-Ruz profite de sa proximité immédiate avec Neuchâtel pour connaître une importante croissance démographique sans déployer d'effort économique. «Au contraire, le Val-de-Travers doit davantage compter sur lui-même et viser un développement endogène», estime encore Patrick Rérat. ■ (vb)



Le géographe Patrick Rérat

L'atout «terroir» du Val-de-Travers

Attirer le consommateur par un produit régional, le retenir par la gourmandise et lui susurrer l'idée de visiter l'un des nombreux sites touristiques de la région. Tel est le programme d'une association de promotion née dans le Val-de-Travers. Isabelle Biedermann s'est intéressée à l'impact d'un label dans son mémoire de licence en géographie humaine.



La géographe Isabelle Biedermann avec un produit bien connu dans le Vallon

Entendu par dessus le zinc d'un café: «Les paysans, on les a trop habitués aux subventions.» Grappillé à la volée et entre deux étals de marché: «C'est génial, tous ces produits qui proviennent directement de la ferme.» Deux regards totalement différents posés sur une profession en bouleversement. Hier encore accusé de profiter des largesses de l'Etat, l'agriculteur se pose aujourd'hui en défenseur d'une alimentation saine et de proximité. La création d'un label de qualité a parfois joué un rôle considérable dans ce retournement de situation, prétend Isabelle Biedermann. Cette géographe a souposé, dans son mémoire de licence, l'impact des produits régionaux neuchâtelois en rapport avec l'évolution de la politique agricole.

Difficile de mettre en avant un produit en restant seul dans son coin. Les producteurs du Val-de-Travers l'ont très vite compris, qui se sont regroupés en 1996 déjà au sein de l'association «Goût et région», dispensatrice du label du même nom. Isabelle Biedermann relève le côté innovateur de cette démarche. «Le concept de départ était de financer la promotion des sites avec la vente des produits locaux», cite-t-elle dans son mémoire. Le visiteur (d'une foire, d'une exposition...) est donc attiré par une gourmandise du cru, puis délicatement muni d'un prospectus vantant les mérites d'un des nombreux sites touristiques du vallon. Juste retour d'ascenseur, les sites touristiques distribuent des informations au sujet des produits régionaux à déguster dans la région.

«Il ne s'agit pas seulement de vendre»

Pour la géographe, il y a là un exemple édifiant de coopération entre intervenants d'horizons différents. Des intervenants qui profitent d'ailleurs de cette mise en commun de réseaux souvent fort différents. De plus, en fréquentant foires, marchés ou expositions divers, les producteurs se rapprochent de leur clientèle. «Il ne s'agit pas seulement de vendre», intervient Isabelle Biedermann. Sur le terrain, les producteurs se trouvent bien placés pour écouter les désiderata des consommateurs. Ils en profitent aussi pour expliquer leur profession, réconfortant du coup

une population de plus en plus hérissee face aux questions d'alimentation.

Cette sensibilisation de la population revêt une importance particulière aux yeux d'Isabelle Biedermann. Elle analyse cette valorisation du terroir comme un moyen «de freiner la mondialisation de la sphère agroalimentaire». Déstabilisé par son époque, le consommateur trouve en effet refuge auprès de produits typiques de sa région. ■

Colette Gremaud

La recherche «Le label Neuchâtel-Produit du terroir: une nouvelle mise en valeur de l'agriculture et de ses productions?», réalisée par Isabelle Biedermann a été publiée dans la collection Géo-Regards.

Contrairement aux appellations d'origine (AOC) et aux indications géographiques (IGP), les labels comme «Goût et région» ou «Neuchâtel-Produit du terroir» ne garantissent aucune forme de protection. Ils servent avant tout à démarquer des produits artisanaux. Des produits qui ne sont d'ailleurs pas forcément fabriqués depuis très longtemps dans la région. Car cette démarche favorise le savoir-faire sur l'aspect traditionnel. (cg)

Les Jelmini mineurs totalisent près de 250 ans de service dans les Mines d'asphalte du Val-de-Travers

Jean-Pierre Jelmini, historien et docteur honoris causa de l'Université, est le descendant d'une famille qui a écrit de nombreuses pages de l'histoire des Mines d'asphalte de Travers. Brève rencontre.

Quel est le lien de la famille Jelmini avec les Mines d'asphalte de Travers? Et plus généralement avec le Val-de-Travers?

Le premier Jelmini actuellement identifié dans le Pays de Neuchâtel est arrivé en 1857 au Val-de-Travers, probablement pour la construction de la ligne de chemin de fer du Franco-Suisse, inaugurée en 1860. Une fois cette énorme entreprise achevée, il s'est mis au service des mines d'asphalte, alors en plein développement suite à la généralisation de la macadamisation des routes dans toute l'Europe et dans les colonies lointaines. Depuis lors quatre générations de Jelmini se sont succédé dans les galeries de la mine jusqu'à la retraite, en 1974, de mon père et d'un de ses frères, derniers représentants de cette longue ligne. Les Jelmini mineurs totalisent près de 250 ans de service dans les Mines d'asphalte du Val-de-Travers.

Il semble que vous y avez vous-même travaillé. Quand était-ce? Dans quelles circonstances? Qu'est-ce que cela représentait pour vous?

Avec une telle tradition familiale, j'ai naturellement gagné mes premiers petits sous d'étudiant à la Mine d'asphalte pendant les vacances d'été de 1958 et 1959, puis à nouveau en 1961. Je travaillais bien sûr en surface où j'avais la mission de conduire les wagonnets d'asphalte entre le

puits d'extraction et les broyeurs mécaniques de l'usine, sur un pont de bois, ouvert à tous les caprices du temps. Cet exercice consistait à pousser au plat puis à freiner à la descente - au moyen d'un rudimentaire bâton de bois glissé entre les roues - des wagonnets remplis d'une demi-tonne d'asphalte brut. La manœuvre était particulièrement périlleuse les jours où la pluie lubrifiait les rails, le bâton et les vieilles planches du pont. Il arrivait donc qu'un wagonnet échappe à son «rouleur» et qu'il arrive à toute vitesse et hors de tout contrôle dans l'usine où les cris du coupable avaient alerté l'un ou l'autre des ouvriers, qui reprenaient la situation en mains en matant la demi-tonne en folie.

J'ai toujours considéré que je n'étais là que pour la durée des vacances, mais cette expérience - comme celle que je fis aux Usines Dubied en 1960 - m'a mis en contact avec des conditions de travail qui sont le quotidien réel d'hommes pour lesquels j'ai toujours conservé un profond respect, car c'est d'eux et de ce monde-là que je suis issu.

Quel est le regard de l'historien que vous êtes sur le district du Val-de-Travers? Quels sont les points saillants que vous évoqueriez en premier lieu?

On ne peut pas naître au Val-de-Travers et en oublier les spécificités. C'est un lieu unique et, où qu'on aille, il intrigue. Durant mes

études secondaires à Genève, mes camarades d'internat étaient persuadés que j'arrivais d'un pays où les gens se vêtaient encore de peaux de bête. A preuve la présence constante, dans les dessins qu'ils m'offraient, de troupeaux de diplodocus, le dinosaure n'étant pas encore à la mode. Il en alla plus tard de même à Engelberg (OW) où mes amis lycéens attribuaient ma bonne humeur constante à l'absorption lointaine et régulière de biberons à l'absinthe.

On finit par se lasser et sourire de tous ces stéréotypes, mais aussi par se convaincre qu'on est porteur d'un sceau bien particulier: celui que confère l'appartenance à une terre réellement identitaire. Je suis et je reste du Vallon, je fais tout ce que je peux pour lui rendre ce qu'il m'a donné et je me réjouis de tout ce qui contribue à le promouvoir et à le mettre en valeur.

J'aime y retourner et y voir de vieux amis, mais je me suis trop attaché à la contemplation quotidienne du lac de Neuchâtel pour choisir de m'y réinstaller comme l'ont fait quelques-uns de mes amis à l'âge de la retraite. ■

Propos recueillis par
Virginie Borel



Le loup: davantage qu'une simple bête à grandes dents



Barbara Molnar a trouvé au Canada le matériel nécessaire à son travail de diplôme en biologie sur le loup. Les études consacrées jusqu'à ce jour à la vie sociale du loup portent essentiellement sur des aspects liés à l'agression ou au sexe. La jeune éthologue donne une vision différente en s'intéressant à d'autres types de comportements, tels que le jeu ou les salutations.

Sans cesse traité de «grand méchant», le loup est surtout connu pour ses talents de prédateur. Cette image lui colle à la peau. On l'envisage difficilement sous un autre angle. La majorité des études comportementales qui lui sont consacrées portent d'ailleurs essentiellement sur des aspects agonistiques (qui concernent la lutte ou les conflits) ou sexuels. La jeune éthologue Barbara Molnar a décidé d'apporter une vision différente. Elle peaufine en ce moment un travail

de diplôme en biologie sur le comportement d'affiliation positif (c'est-à-dire ni agressif ni sexuel) du loup. Elle tente notamment d'établir la relation entre le comportement social d'un individu et le rang qu'il occupe dans la meute.

C'est au Canada, près d'Halifax, que Barbara Molnar a trouvé son matériel d'étude: une meute d'une quinzaine de loups en semi-captivité. Dans le Canadian Center for Wolf Research

(CCWR), un parc de 3,2 hectares, fermé au public et réservé exclusivement à la recherche scientifique. A l'intérieur de cet espace boisé, une quinzaine de loups qui n'entretiennent qu'un minimum de contacts avec l'humain. Une caméra surveille leurs allées et venues, braquée sur l'endroit stratégique où leur est distribuée la nourriture. «Un endroit dégagé, près d'un étang et avec une dune sur laquelle les loups aimaient bien paresser», se remémore la biologiste. Elle connaît l'endroit comme sa poche pour avoir visionné 132 heures de vidéo filmées là. Des enregistrements pris entre les mois de novembre et mars, de 1993 à 1996.

Les loups se différencient par leurs comportements

Dans ces prises de vue, Barbara Molnar a appris à distinguer chaque individu à partir de détails comme la teinte d'un pelage, un dessin sur la face... «Les loups se différencient également par leurs comportements», ajoute-t-elle. La biologiste s'est ainsi appliquée à définir neuf comportements d'intérêt. Des comportements qu'elle a d'abord précisément décrits, avant de les repérer sur les bandes vidéo. Un grand coup de langue sur la face du congénère constitue par exemple une forme de salutation. Tout comme un battement de queue «façon chien». Ces renseignements patiemment récoltés ont été introduits dans une base de données, puis traités par analyses statistiques.



Les loups prennent plaisir à se bousculer par jeu (photo tirée de l'ouvrage «L'univers des loups» édité par France Loisirs)

«Le comportement social du loup est tout simplement fascinant»

D'où vient cet intérêt pour le loup?

J'ai eu le coup de foudre pour l'éthologie au gymnase. Un article sur le loup en Arctique et ce penchant naturel que j'ai pour les grands prédateurs ont fait le reste. Le comportement social du loup est tout simplement fascinant, merveilleusement complexe et structuré. Dans le cadre de mon étude, il est intéressant

de noter par exemple comment certains individus parviennent à se faire respecter tout en restant très joueurs.

Comment fonctionne, en résumé, une société de loups?

Selon la théorie à laquelle j'adhère, il y a deux systèmes hiérarchiques clairement séparés avec d'un côté les femelles et

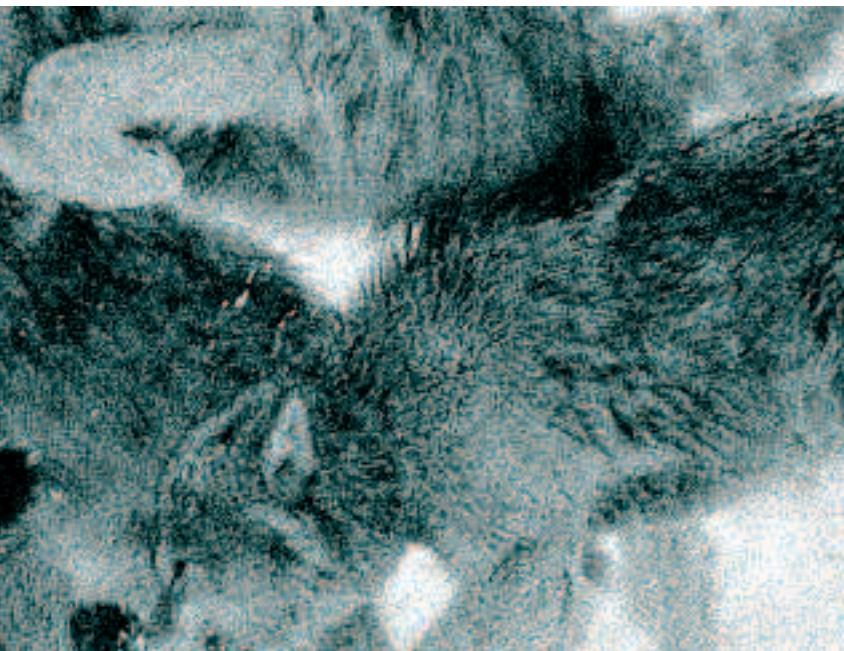
de l'autre les mâles. Dans chacun des systèmes, un animal alpha occupe une position dominante sur l'ensemble de la meute. Seuls le mâle et la femelle alpha se reproduisent. A l'opposé se trouve l'individu oméga, souffre-douleur de toute la communauté. Entre ces deux extrêmes, il y a toute une série de subordonnés. Le loup est un animal fondamentalement

social, et il est rare qu'il soit solitaire. En principe, seuls les jeunes d'environ deux ans partent tout seuls à la recherche de nouveaux territoires. Ce sont ces derniers qui, de l'Italie, colonisent en ce moment la Suisse.

La tentation est-elle grande de tirer des parallèles avec nos comportements d'humains?

Si je fais des parallèles, c'est surtout avec mon chien. Mais c'est clair que la tentation est là. On peut penser à une classe d'école, avec ses inévitables souffre-douleur. On en rit parfois entre collègues: «Celui-là fait comme un enfant quand il a décidé de jouer et ne laisse personne tranquille.» L'important, c'est de ne pas inclure ces anthropomorphismes dans l'interprétation scientifique. Ce genre de comparaison peut, par contre, donner des idées d'études à faire, en ce qui concerne la recherche sur certains mammifères. ■

Propos recueillis par
Colette Gremaud



■ La biologie du loup: un thème de recherche peu encouragé

Le Canadian Center for Wolf Research (CCWR) a fermé officiellement ses portes il y a trois ans. Le dernier loup (une louve en l'occurrence) s'y est éteint en décembre 2003. Plus grand centre de recherche du monde sur le loup en captivité, le CCWR a succombé à un changement de politique budgétaire. Il n'est pas le seul. Le Projet Loup Suisse s'est vu privé d'une grande partie de ses moyens au début de cette année... à la suite de modifications budgétaires. Des six biologistes et deux géographes engagés dans le projet Kora - chargé par l'Office fédéral de l'environnement, des forêts et du paysage (OFEFP) des questions relatives au loup depuis 1999 - seul Jean-Marc Weber a conservé une partie de son poste (le 50% seulement). Les autres collaborateurs se sont vus remerciés. Depuis le 1^{er} janvier 2004, le projet est passé aux mains du Service romand de vulgarisation agricole. L'OFEFP entend ainsi mettre l'accent sur la prévention des dégâts aux troupeaux et le soutien aux éleveurs.

S'il accorde à cette décision le mérite «de responsabiliser davantage l'agriculture», Jean-Marc Landry déplore toutefois la perte d'un savoir accumulé par des biologistes actifs sur le terrain depuis plusieurs années. Il rejoint sur ce point Jean-Marc Weber. Selon ces spécialistes des grands prédateurs - qui ont tous deux passés sur les bancs de l'UniNE - «les recherches scientifiques sur la biologie du loup sont inexistantes en Suisse.» Aucun projet de capture, aucune pose de collier émetteur, comme on le fait pour le lynx. Les deux biologistes y voient une volonté politique de refuser l'arrivée du loup chez nous. Et Jean-Marc Landry de souligner «l'importance des universités qui ont un rôle à jouer en prenant le relais». ■

(cg)

En disposant de microscopiques structures sur le parcours des photons, l'équipe du Laboratoire d'optique appliquée se rend maître de la lumière. Ainsi asservie, cette dernière effectue des tâches prodigieuses. Comme la sauvegarde de données numériques sur un disque de la taille d'un DVD dans des proportions dix fois supérieures à celles aujourd'hui envisageables.

Dompteurs de lumière au pays des circuits

Le photon serait le sujet à étudier dans ce XXI^e siècle naissant. Les progrès enregistrés par l'optique - ce domaine qui étudie les phénomènes physiques et technologiques associés à la lumière - portent à le croire. Un bref coup d'œil à la fibre optique, star incontestée de cette discipline, permet de s'en rendre compte. 90% des appels transcontinentaux effectués aux Etats-Unis reposent aujourd'hui sur cette technologie. Contre 10% il a dix ans! Chaque seconde, 1000 mètres supplémentaires de fibres optiques destinées aux besoins en télécommunication sont posés sur le territoire étaisien. Des câbles qui devraient atteindre, en 2005, près de 600'000 km, soit une distance égale à quinze fois le pourtour de la Terre.*

Cadrans lumineux, télécommandes, photocopies, disques compacts... Les produits nés des technologies de l'optique sont légion. Ironie du sort, ils nous paraissent bien souvent invisibles, habitués que nous sommes à en faire usage quotidiennement. La découverte du laser, dans les années soixante, a profondément marqué notre société en dotant la lumière d'une propriété auparavant difficilement accessible: la cohérence. Une lumière cohérente peut être dirigée, focalisée et propagée. De ce nouveau type de lumière sont nés les fibres optiques et les disques com-

pacts. Les technologies médicales ont également profité de ces avancées. L'endoscopie ou l'imagerie médicale font toutes deux appel aux fibres optiques. L'énumération des applications de l'optique moderne est sans fin. L'une d'elle, un disque de la taille d'un DVD, a défrayé les chroniques des médias au mois d'octobre dernier. Cette nouvelle technologie mise au point par le Laboratoire d'optique appliquée de Neuchâtel, le *Imperial College*

118 heures de vidéo enregistrées sur un seul disque

London et l'Université Aristotle de Thessaloniki, permet d'enregistrer jusqu'à dix fois plus de données. Le projet nécessite néanmoins quelques années encore - les chercheurs parlent de dix ans - pour passer à la phase commerciale. Mais la méthode fonctionne déjà. Elle repose sur l'utilisation de la lumière polarisée pour le stockage optique de données numériques. Un seul disque accueillerait en son sein près d'un téra-octet, soit 10^{12} octets ou un million de millions. L'équivalent de 118 heures de vidéo! Une performance notamment atteinte par la superposition, à l'intérieur du disque, de plusieurs couches de données.

Pour développer de telles applications, les chercheurs du

Laboratoire d'optique appliquée fabriquent des microstructures de l'ordre du micro- ou du nanomètre (soit un milliardième de mètre). Une technique «analogue à celle utilisée pour la fabrication des circuits intégrés des ordinateurs», compare Hans-Peter Herzog. Ce chercheur a succédé à René Dändliker à la tête du Laboratoire d'optique appliquée. Pour se rendre maîtres de la lumière, les chercheurs disposent sur son parcours des structures microscopiques. Une prouesse détaillée par le professeur Herzog lors de sa leçon inaugurale donnée récemment.

Pour assujettir la lumière à leur volonté, les chercheurs jouent sur la diffraction. La lumière se propage sous forme d'ondes ou de vagues. Confrontées à des obstacles de grande taille, les vaguelettes de lumière changent de directions et poursuivent leur chemin sans interaction importante. Devant des obstacles de taille réduite, comparable à la hauteur des vaguelettes, la lumière est au contraire diffractée. Les ondes divergent à partir des ouvertures entre ces obstacles. Ainsi perturbées, les vaguelettes

se superposent et une partie s'additionne, tandis que d'autres s'annullent et disparaissent. En d'autres mots, la diffraction opère une sélection au sein des vaguelettes. En matière de diffraction, les micro-techniciens ont trouvé plus forts qu'eux. Les papillons misent en effet sur la diffraction pour se parer de superbes couleurs. Les écailles de leurs ailes comportent en effet de minuscules structures qui modifient à dessein la lumière incidente. ■

Colette Gremaud

* «Harnessing light, optical science and engineering for the 21st century», National Academy Press, Washington D.C. 1998



Le professeur Hans-Peter Herzig vient de prendre la tête du Laboratoire d'optique appliquée

■ Le management des photons

Le contrôle de la lumière au moyen de microstructures disposées sur son parcours porte le nom anglais de «photon management». Cette prise de pouvoir pourrait donner lieu à des réalisations d'envergure. Comme ces réflecteurs composés de microstructures optiques et développés en vue de «capter la lumière d'une lampe pour l'envoyer ensuite sur l'endroit précis que l'on veut éclairer», commente Hans-Peter Herzig. Plutôt que d'inonder la pièce entière, la lumière tombe alors exactement sur les pages du livre qu'un lecteur tient dans ses mains. Mieux encore: elle pourrait le suivre au cours de ses déplacements. Cette astuce s'applique à des sources de lumière LED (light emitting diode), un système appelé à remplacer un jour la bonne vieille ampoule. Ces réflecteurs - encore en cours de développement - dirigeaient la majorité de la lumière générée vers l'extérieur de la diode (ce qui n'est pas le cas aujourd'hui, une bonne partie de la lumière étant absorbée par cette dernière). Cette percée scientifique laisse entrevoir des économies mirobolantes: les optimistes tablent sur une diminution de moitié des frais de courant électrique. Ils pourraient avoir raison! Plutôt réjouissant quand on sait qu'aux Etats-Unis, 25% du courant électrique sert à générer de la lumière, contre 10% en Europe. ■(cg)

En quoi la vie dans les années 60 et 70 était-elle fondamentalement différente de notre quotidien? Difficile de s'en rendre compte en tant que simple individu. Heureusement, la sociologie dispose de repères qui lui permettent de visualiser ces transformations. Le professeur Christian Suter s'en est fait l'écho dans sa leçon inaugurale.

Tout fout le camp?



Vers 1900, les candidats au mariage recherchaient avant tout une personne solide, sérieuse, honnête, modérée et efficace. En un siècle, ces exigences se sont déplacées et le sens du devoir a cédé la place à des valeurs d'ordre personnel. On attend aujourd'hui de la douce moitié appelée à partager notre vie: indépendance, intérêts multiples, tolérance, ouverture d'esprit, romantisme et sensibilité. Dans les années 50-60, ces exigences tendaient plutôt vers l'idéalisme, l'harmonie, la sympathie et la joie de vivre. Ces constatations reposent sur l'analyse scientifique d'annonces matrimoniales parues dans les journaux. Elles donnent une vue sur le changement de valeurs

survenu dans notre société. Professeur de sociologie économique, Christian Suter a consacré sa leçon inaugurale du 3 décembre dernier à la visualisation des grands chamboulements sociologiques qui ont pris place au cours du temps. Dans quelle mesure la société d'hier est-elle différente de celle d'aujourd'hui et comment l'interpréter? Tout fout le camp... vraiment?

Les annonces matrimoniales montrent l'évolution de l'image de soi

Les chamboulements sociologiques sont difficilement perceptibles par les individus que nous sommes, absorbés par la vie quotidienne. «La structure de la société, les comportements routiniers, ainsi que les institutions évoluent lentement», remarque Christian Suter. Pour s'en rendre compte, le sociologue a besoin de repères. Or, les données manquent. «Les grandes enquêtes répétitives n'ont commencé que dans les années 90», reprend Christian Suter. Restent les indicateurs sociologiques, comme le taux d'activité ou le salaire moyen. Les statistiques en fournissent une grande partie. D'autres, comme les annonces matrimoniales, qui servent à définir l'image de soi, sont plus difficiles à trouver. Le «Rapport social» décrit par le menu 75 de ces indicateurs sociologiques. Cet ouvrage né dans la foulée du programme prioritaire «Demain la Suisse» traite chaque changement social sous plusieurs angles grâce à l'intervention de différents spécialistes. Christian Suter relève également certains domaines restés très stables au cours du temps,

comme la politique. « Des tensions se font de plus en plus sentir au sein de ce système, constate le sociologue. Mais les règles du jeu n'ont pas encore changé. » ■

Colette Gremaud

Le cursus du sociologue Christian Suter tourne autour de la métropole zurichoise. L'Université de Zurich, où il étudie et travaille comme assistant, et l'Ecole polytechnique fédérale, où il s'active en tant que professeur assistant. Mexico l'accueille pour son habilitation consacrée aux changements économiques, sociaux et politiques en Amérique latine. Un autre séjour l'emmène à Jena, en Allemagne, comme professeur invité à l'Université Friedrich-Schiller. Des différents prix qui jalonnent sa carrière scientifique, Christian Suter retient surtout le *Book Award* décerné par l'*American Sociological Association* pour sa thèse sur l'endettement dans les pays en voie de développement. Ses recherches actuelles portent principalement sur les indicateurs sociaux, sur les inégalités et sur l'exclusion sociales, avec la pauvreté comme trame.

(cg)



Internet Engineering

Partenaires de votre réussite

**Les architectes de l'information
et de la connaissance**

INTERNET - INTRANET - EXTRANET

Créateur de solutions et intégrateur des technologies de l'information et de la communication, WebExpert est au service des entreprises, institutions et collectivités depuis 1997.

GENÈVE · JURA · NEUCHÂTEL · VAUD

www.webexpert.ch

+41 32 720 55 44

Lukas Erne, un des plus terribles enfants de la planète



Un concours lancé par un éminent spécialiste de Shakespeare classe Lukas Erne parmi les «enfants terribles» de la littérature anglaise du XVI^e et XVII^e siècle. Professeur à l'Institut d'anglais, ce chercheur a publié un ouvrage qui dresse un portrait de Shakespeare fort différent de l'idée généralement admise. L'effet tient du pavé négligemment jeté dans la mare.

Les enfants terribles ne se bousculent pas dans les colonnes d'Unicity. Difficile de lever en ces lieux des chahuteurs de classe professionnels, semeurs de zizanie émérites. Mais tout finit par arriver, même la promesse de rencontrer enfui entre ces murs un tout beau spécimen d'enfant terrible! La perspective de mettre la main sur pareil oiseau rare est à donner des frissons. Mais l'homme affable et distingué qui se présente au rendez-vous porte de sages lunettes rondes qui parfont son air d'érudit. Et pourtant, Lukas Erne a bien été sacré «enfant terrible» parmi une multitude de candidats du monde entier... L'idée de ce concours peu ordinaire revient au grand spécialiste shakespeareien Gary Taylor. La démarche visait à déceler les voies de recherche vers lesquelles se dirige la littérature anglaise des XVI^e et XVII^e siècles (renaissance anglaise). Pour cela, Gary Taylor a lancé un appel visant à dénicher les six spécialistes de la renaissance les plus brillants... âgés de moins de quarante ans! Les innombrables candidats - souvent présentés par des tiers - n'ont été sélectionnés «ni sur la base des prix remportés, ni sur le nombre de publications émises», précise Gary Taylor. Nous n'étions pas à la recherche de personnes reproduisant consciencieusement ce que leur ont enseigné leurs maîtres d'école. Nous voulions des gens capa-

bles de pousser les limites de leur discipline dans de nouvelles directions.»

Un enfant terrible est par essence exaspérant

Au final: un premier lot de six lauréats qu'un colloque réunira les 8 et 9 janvier 2005 à l'Université d'Alabama. Des lauréats aux idées dérangeantes, qui ne plairont pas forcément aux membres du jury. Car un enfant terrible est par essence aussi «exaspérant que passionnant», selon la définition de Gary Taylor. Avec son livre publié en mars 2003, Lukas Erne entre parfaitement dans ce cadre.

Il y présente un Shakespeare fort différent du consensus généralement accepté. «Jusqu'à présent, on imaginait Shakespeare totalement dédié au théâtre élisabéthain, le théâtre populaire de l'époque, écrivant uniquement à l'attention des spectateurs et sans se soucier de passer ou non à la postérité.» C'est à cette image que s'attaque Lukas Erne. Son livre décrit un homme au contraire «parfaitement conscient de son statut d'auteur». Selon lui, c'est à des textes littéraires que Shakespeare se serait attelé. Ainsi, la représentation de *Hamlet* dans sa version intégrale prend cinq heures. Une durée à laquelle les spectateurs de l'époque n'étaient pas habitués! «Les pièces d'alors se jouaient en général en deux heures», explique Lukas Erne. Aussi, les

textes originaux ont-ils été raccourcis et adaptés aux exigences scéniques. En comparant les versions longues (littéraires) et courtes (théâtrales) de plusieurs grandes œuvres, le chercheur a mis en évidence une multitude d'indices. «Les versions longues contiennent par exemple des détails qui permettent de se représenter la scène. Ces explications, parfaitement superflues pour le spectateur qui les voit, disparaissent par conséquent des versions courtes.»

La conception d'un Shakespeare davantage homme de lettres, finalement peu centré sur la représentation scénique, échauffe forcément les esprits. «Il est évident qu'on ne peut pas réduire une vue en vigueur pendant des siècles sans créer des remous», commente sobrement Lukas Erne.

Le professeur de littérature est-il enfant terrible à tout point de vue? «Dans la vie, je ne fonctionne pas comme quelqu'un qui contredit par principe. Mais si je doute d'une chose, je vais creuser jusqu'à trouver les arguments qui me permettront de reformuler l'idée en question. C'est mon tempérament de chercheur.» ■

Colette Gremaud

Le livre de Lukas Erne «Shakespeare as Literary Dramatist» a été publié en mars 2003 aux éditions Cambridge University Press.

■ Lu dans la presse:

The Times Literary Supplement cite l'ouvrage de Lukas Erne comme «meilleur livre sur Shakespeare de l'année» 2003. Dans cette même revue, le journaliste Nicholas Robins étoffe ainsi sa critique: «Erne's book, which draws together the recent isolated conclusions of a number of scholars, builds on their foundations a more radical thesis, and makes it difficult to see how so many of us could have been taken in for so long by the unlikely image of a jobbing playwright.»

James Fenton, spécialiste de renom, en fait l'éloge dans *The New York Review of Books* du 8 avril 2004: «An exceedingly learned book... I must say I found this mustered evidence and these arguments completely gripping.»

Le *New Theatre Quarterly* en parle en ces termes: «Marvellously researched, meticulously annotated, sensitively illustrated and delivered in clear, resplendent prose. Every reader will be stimulated and provoked.» ■

«J'ai eu la chance de commencer avec le laser»

Le Laboratoire d'optique appliquée regarde partir son fondateur, René Dändliker. Ce chercheur au caractère de pionnier a utilisé la vague de fonds créée par les lasers pour lancer sa carrière. Une aubaine, prétend-il. A l'IMT on parle plutôt du professeur comme d'une pointure capable de réaliser ce que peu sauraient entreprendre.

René Dändliker est notamment apprécié pour son grand rayonnement. Le compliment ne pourrait mieux tomber pour ce spécialiste de l'optique! Ses connaissances se propagent en effet bien au-delà du cadre de son domaine de recherche. Elles franchissent tout aussi allégrement les frontières nationales. Ce véritable puits d'informations, à en croire ses collègues, a fait le bonheur de myriades d'étudiants. Car l'homme possède, entre autres talents, le sens de la pédagogie. Agrémenté d'une dose de générosité, chose qui n'a plus de prix. Mais qu'on ne s'y trompe: sa chevelure immaculée n'en fait pas pour autant un ange. Et René Dändliker est aussi réputé diablement exigeant!

A la tête du Laboratoire d'optique appliquée de l'Institut de microtechnique (IMT) depuis 1978, le professeur Dändliker a récemment pris sa retraite. Fausto Pelandini l'avait précédé sur cette voie il y a un an et Arvind Sha lui emboîtera le pas l'année prochaine. Le départ de ces professeurs laisse Nico de Rooij dernier représentant, à l'IMT, de toute une génération de chercheurs.

Une science en perte de vitesse

«J'ai eu une chance unique d'entrer dans le domaine de l'optique moderne avec l'invention du laser.» René Dändliker finissait

alors son diplôme de physique à l'Ecole polytechnique fédérale de Zürich. Les années soixante venaient de débarquer et l'optique n'avait pas le moral au beau fixe. En perte de vitesse, ce domaine ne laissait présager que de piétres perspectives. La découverte du laser chamboula cet état de choses. «Le laser à rubis pulsé et le laser continu hélium-néon, les premiers types produits tous deux aux Etats-Unis, ont prodigieusement relancé la recherche dans le domaine de l'optique», se souvient le professeur. Plus une semaine ne s'écoule sans que les journaux ne proclament l'apparition d'un nouvel appareil ou ne spéculent sur une nouvelle application envisageable. Le jeune physicien se lance dans la mêlée en entamant un doctorat à l'Université de Berne. Le nouvel institut de physique appliquée qui l'accueille entend se lancer dans la recherche des lasers et de ses applications. René Dändliker embrasse cette mission de pionnier avec entrain. Le ton est donné: il sera et restera tout au long de sa carrière un «moteur» aussi bien au sein de son équipe que dans sa branche.

Le privilège d'avoir une vue d'ensemble

A Baden, par exemple, où l'entreprise Brown Boveri le convainc de venir diriger des activités en optique cohérente dans son centre de recherche. Puis à Neuchâtel, où il crée le Laboratoire d'optique appliquée avec trois autres personnes (un maître-assistant, un diplômé de physique et un doctorant). Ou encore dans la conclusion d'une convention entre l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne



(EPFL) et l'Université de Neuchâtel. Les deux institutions maintiennent encore le contact. «Jusqu'à cette année, j'enseignais encore à Lausanne, ajoute le professeur. L'optique y a connu un important développement.»

Lorsqu'il regarde derrière lui, René Dändliker s'estime heureux d'avoir pu bénéficier d'une vue d'ensemble sur son domaine de recherche. «Aujourd'hui, les gens doivent souvent se limiter à un sous-domaine», analyse-t-il. Mais si l'optique dans les années



Anecdotes

Des visites, René Dändliker en a reçu pléthore à son bureau. L'une d'elles l'a cependant marqué, à Berne, alors qu'il entamait seulement sa carrière. Des lunettes à très fort grossissement et deux yeux qui louchent dangereusement frappent son attention. Le jeune médecin qui se tient devant lui est déterminé à obtenir l'appui des physiciens pour développer une nouvelle application du laser. Il compte utiliser cette technologie dans des interventions chirurgicales en ophtalmologie. «On comprenait assez bien d'où lui venait cette motivation...», plaisante René Dändliker. La collaboration qui s'instaure entre les physiciens et le médecin permet à ce dernier de réaliser la première opération de la rétine à l'aide d'un laser.

Dans un domaine en pleine effervescence comme l'optique, les rencontres se font et se défont également à un rythme soutenu. Et des anonymes rencontrés au début de l'avènement se révèlent par la suite d'éminences spécialistes, parfois de renommée mondiale. Ainsi, en 1963, la société de physique italienne organise une école d'été au bord du Lac de Côme sur le thème du laser. Le jeune doctorant René Dändliker y assiste. «J'ai à la fois beaucoup appris et beaucoup pas compris», ironise-t-il. Personne ne le sait encore, mais l'assemblée réunie sur les bords du lac compte près d'une demi-douzaine de prix Nobel. Un seul d'entre eux l'était déjà en 1963, les autres le deviendraient dans un très proche avenir. ■(cg)

soixante se prêtait particulièrement bien aux défis, encore fallait-il disposer de la carrure nécessaire pour parvenir à s'y confronter. ■

Colette Gremaud

Photo valant le détour

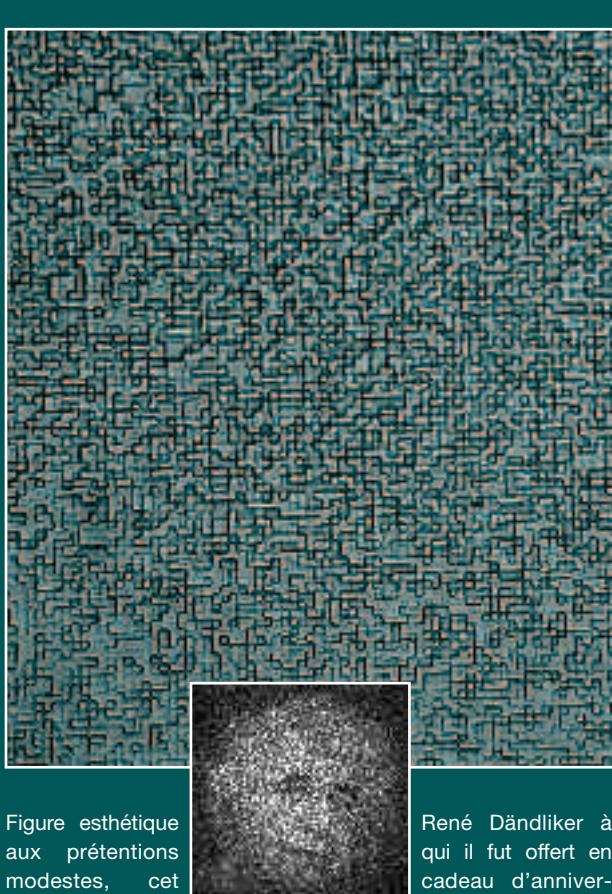


Figure esthétique aux prétentions modestes, cet hologramme synthétique généré par ordinateur révèle sa dimension artistique sous la caresse d'un rayon laser. Eclairé par un tel faisceau, il laisse en effet apparaître le portrait du professeur

René Dändliker à qui il fut offert en cadeau d'anniversaire par le Laboratoire d'optique appliquée. La technique de microstructuration qui a permis sa réalisation est également à la base des masques de circuits intégrés.



Cet air de Bizet a lancé la carrière de Mirella Freni, brillante cantatrice contemporaine.



Cinquante ans plus tard, Brigitte Hool le reprend à l'occasion d'une cérémonie d'anniversaire donnée en l'honneur de Mirella Freni. D'autres artistes lyriques, tous confirmés sur la scène internationale, seront partie prenante à cette célébration. Brigitte Hool dirige le Chœur de l'Université. Un ensemble qu'elle a fondé voilà tout juste quinze ans.

En 2005, Mirella Freni aura derrière elle 50 ans de carrière... et 70 printemps. Cette soprano lyrique – une des plus célèbres de notre époque – sera fêtée dignement le 3 février 2005. Des virtuoses viendront lui interpréter les grands airs de sa carrière. Au milieu de ces figures marquantes de la musique lyrique: une étoile montante. La soprano neu-châteloise Brigitte Hool, invitée par Mirella Freni en personne, chantera l'air de Micaela de *Carmen*, de Bizet, «Je dis que rien ne m'épouvanter».

Licenciée en lettres d'Unine, Brigitte Hool maintient le contact avec notre établissement en y dirigeant le Chœur de l'Université. Un chœur qu'elle a fondé il y a quinze ans tout juste, alors qu'à peine dix-huit ans elle venait d'entamer ses études. «Les premières pièces, nous les avons chantées a capella, sans aucun instrumentiste... pour des raisons de budget!», se souvient-elle. Un temps bien révolu ! Car l'ensemble vocal peut désormais compter sur les services d'orchestres de qualité.

«Je me suis mise à écouter de l'opéra à quatorze ans, confie la soprano. Tous les jours, et parfois jusqu'à quatre heures d'affilée, surtout avec un bon livre entre les mains.» Déjà, la voix de Mirella Freni l'accompagne. «Son interprétation s'est imprégnée en moi, ce côté italien qu'elle donne au son...»

Quant à l'air de Bizet, «Je dis que rien ne m'épouvanter», il compte parmi les plus chers au cœur de Mirella Freni, puisque c'est avec lui qu'elle a entamé sa brillante carrière. Une belle histoire qui pourrait bien se répéter... ■

«Je dis que rien ne m'épouvanter»



Fantômette sur les bancs d'université

Elle l'avoue avec encore quelques réticences: Brigitte Hool a fréquenté les bancs d'université avant d'en avoir la permission officielle. «En free-lance», lance-t-elle un rien espiègle. Encore étudiante au gymnase, elle s'échappait régulièrement pour suivre des cours de philosophie et de journalisme à l'Université. Néanmoins, la jeune intrépide sait très bien qu'elle n'est pas censée se trouver là. «Je me sentais un peu fantômette», chuchote-t-elle. Pour ne pas attirer l'attention d'un professeur qui l'interrogerait, elle répétait consciencieusement ses leçons. Tant et si bien qu'à son entrée officielle à l'Université, elle boucle en une fois et en un temps record la série d'exams correspondant aux deux premières années de journalisme. Au final: une licence en histoire de l'art, français moderne et chant, un diplôme de journalisme et l'équivalence d'une demi-licence de sciences politiques (branche pour laquelle elle a réussi tous les exams).

Douée? Très certainement. Deux prix universitaires - le Prix Werner Gunter pour sa licence de Lettres et le Prix L'Express pour son diplôme de journalisme - sont venus certifier l'excellence de ses résultats. La jeune femme a cependant su préserver son côté fantômette. Une fraîcheur menthe à l'eau qui fait qu'on ne s'ennuie pas, en sa compagnie! ■ (cg)

Colette Gremaud

**521 diplômes ont été émis en 2004 par les cinq facultés
de l'UniNE**



Trois doctorats honoris causa ont été décerné lors du Dies academicus

(de gauche à droite): Nikolaus Amrhein, de la Faculté des sciences, Christophe Brandt, de la Faculté des lettres et sciences humaines, Luzius Wildhaber, de la Faculté de droit



Rafraîchie, l'œuvre de 16m² qu'avait commandée la Société de banque suisse (SBS) - ancien propriétaire du bâtiment du Faubourg du Lac 5a qui abrite depuis le 1^{er} octobre le rectorat et une partie de l'administration de l'Université - a retrouvé le mur qui l'avait accueillie en 1974.

Retour au mur d'origine pour l'œuvre de Claudévard et Jeanne-Odette

Les vies des artistes Jean Claudévard et Jeanne-Odette Vaucher sont entremêlées... comme le sont les fils de laine et de lin qui constituent les œuvres textiles communes de ces deux artistes, auteurs à quatre mains - entre autre - de la tapisserie commandée dans les années 70 par feu la SBS.

Lac et soleil, des gammes subtiles et explosives de bleu, de rouge et d'orange, des découpes originales comme une respiration, des structures multiples: l'œuvre commune de deux âmes jumelles ne fait qu'un avec le support: «Selon l'idée du Corbusier, une tapisserie habille un mur du sol au plafond»,

comme le souligne Jeanne-Odette, émue de voir se déployer une deuxième fois son travail sous ses yeux ... cette fois sans Jean, récemment disparu.

Jean Claudévard et sa femme Jeanne-Odette, tous deux nés à Bienne en 1930, se sont orientés vers une tapisserie moins conventionnelle: lui, artiste-peintre jurassien, est également celui qui concevait, elle, celle qui réalise. «Mais ce n'est pas un absolu et leur œuvre doit être considérée comme commune», lit-on dans une biographie du couple.

«Des fils tendus, certains souples et nonchalants d'autres mis côte à côte pour lus-

trer un reflet de lune Simples lois physiques qu'il me plaît d'apprioyer», Jeanne-Odette

Une œuvre sans titre à découvrir ou redécouvrir dans le bâtiment du Faubourg du Lac 5a. ■(vb)

Johnson & Johnson
DANS LE CANTON DE NEUCHÂTEL

**Un pôle d'excellence
au service de la
chirurgie de pointe.**

Bibliographie



L'immigration en Suisse

L'immigration préoccupe tous les pays européens. En Suisse, les flux migratoires ont pris une ampleur record depuis 50 ans, et sont un thème majeur des débats publics. Ce livre, fondé sur les recherches les plus récentes, apporte ce qui manquait: une vision synthétique et accessible de la politique suivie en ce domaine par les autorités. L'auteur, révélant qu'un tiers de la population helvétique est directement issue de la migration, distingue diverses périodes dans la politique d'accueil des étrangers. Portes grandes ouvertes à la main-d'œuvre dans l'après-guerre, puis vagues de xénophobie dès les années 1960, crise pétrolière et départs en masse, nouveaux afflux, crise de l'asile. Venus de loin, les réfugiés ont rejoint les migrants économiques. Face à eux la Confédération, sous la pression conjointe de l'économie et de l'opinion, cherche des solutions dans un contexte devenu planétaire. Ces pages analysent et chiffrent l'immigration en Suisse, et mettent en évidence des enjeux d'une intense actualité. L'ouvrage s'adresse autant au grand public qu'aux journalistes, professeurs, chercheurs et étudiants en sociologie et politique.

«*L'immigration en Suisse, 50 ans d'entrouverture*», d'Etienne Piguet, dans la collection *Le Savoir Suisse*

Le Liechtenstein, terre d'immigration

Peu d'ouvrages existaient jusqu'ici sur l'immigration vers le Liechtenstein. La première partie de Claudia Heeb-Fleck et Veronika Marxer présente une perspective historique sur la période 1945-1981. Dans la seconde, Janine Dahinden et Etienne Piguet présentent une description socio-démographique de l'immigration des dernières décennies. Ces deux auteurs, rattachés à l'Université de Neuchâtel, commencent par décrire le développement de l'immigration depuis les années 1970. Ils démontrent la caractérisation de cette population en fonction de l'origine, de la langue, du sexe et de la religion. La dernière partie de l'ouvrage s'attache aux processus d'intégration en considérant la participation des immigrés aux systèmes social, économique et formatif.

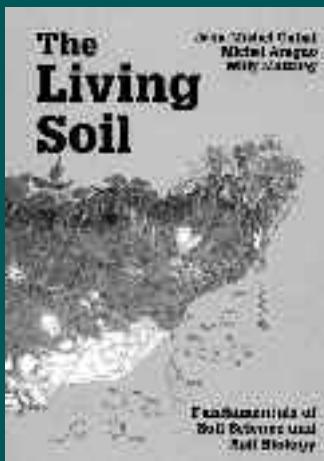
L'ethnologue Janine Dahinden est cheffe de projet au Forum suisse pour l'étude de la migration et des populations (SFM) et maître assistante à l'Université de Neuchâtel. Etienne Piguet est professeur à l'Institut de géographie de l'Université de Neuchâtel. Ses recherches se concentrent sur les thèmes de la migration et de l'intégration, des réfugiés, de l'ethnic-business et de la géographie des villes.

«*Immigration und Integration in Liechtenstein*», Janine Dahinden et Etienne Piguet, Collection *Cohésion sociale et pluralisme culturel* des éditions Séismo

The Romantic Poetess

Cet ouvrage constitue « la première introduction à la poésie, à la culture et à la politique de la poétesse romantique en Europe », peut-on lire en retournant au revers du livre. L'auteur, Patrick Vincent, professeur et titulaire de la chaire de littérature anglaise et américaine dans notre établissement, restaure avec tact l'image de la poétesse romantique en investiguant les intersections qui se sont faites au XIXe siècle entre féminité et écriture, aspirations publiques, politiques et littéraires. Sous sa plume, la poétesse romantique se dessine en tant que figure importante du mouvement libéral moderne. Un statut revendiqué par une communauté de femmes artistes à travers toute l'Europe, de 1820 à 1840 : Felicia Hemans et Letitia Landon en Angleterre, Marceline Desbordes-Valmore, Delphine Gay, et Amable Tastu en France, et Evdokia Rostopchina et Karolina Pavlova en Russie. Emboitant le pas à Germaine de Staël (et à son héroïne Corinne, 1807), ces femmes ont encouragé par leurs écrits le développement d'une culture libérale au-delà des frontières.

«*The Romantic Poetess – European Culture, Politics and Gender 1820 – 1840*», par Patrick Vincent, University of New Hampshire Press



«Le sol vivant» s'expatrie

La première édition de l'ouvrage «Le sol vivant» imprimée à 2000 exemplaires a été épuisée en moins de trois ans. La deuxième édition parue en 2003 rencontre un engouement similaire. Ce succès pourrait bientôt s'exporter de l'autre côté de l'océan. La maison d'édition américaine *Science Publishers* vient de jeter son dévolu sur l'ouvrage, sorti au mois de septembre dernier sous le titre «The living soil».

Jusqu'à présent, il existait des livres de pédologie d'un côté et de biologie des sols de l'autre. Les auteurs, Jean-Michel Gobat, Michel Aragno et Willy Mathey, de l'Université de Neuchâtel, combinent cette lacune. Leur ouvrage combine les bases de pédologie générale avec des exposés de plusieurs domaines de la biologie des sols. «Nous avons voulu présenter quelque chose d'équilibré, précisent-ils, d'où la rédaction d'un ouvrage à trois auteurs, chacun spécialiste d'une partie de la biologie des sols.»

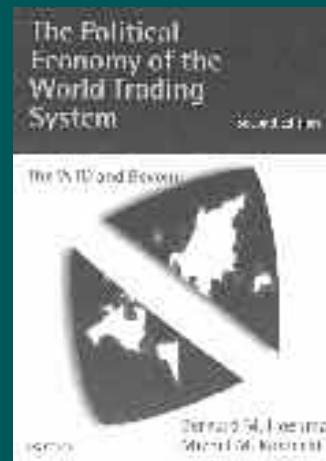
Ils espèrent susciter l'intérêt de gens qui «gravitent» autour de cette branche, sans vraiment oser s'y immiscer. Sont ainsi visés des responsables de compostage ou des physiologistes de la nutrition des plantes.

«*The Living Soil, Fundamentals of Soil Science and Soil Biology*» par Jean-Michel Gobat, Michel Aragno et Willy Mathey



Tournant pour les cahiers de psychologie

Le numéro 40 des Cahiers et Dossiers de Psychologie marque un important tournant. C'est ce que relève Anne-Nelly Perret-Clermont dans un édito qui rend hommage au professeur Michel Rousson, fondateur de la revue parti à la retraite tout récemment. Ce dernier « a toujours affirmé l'importance d'une articulation entre la pratique de «terrain» et la science académique », relève la professeure de psychologie. Les Cahiers donnent également la parole à des collègues et successeur de Michel Rousson qui évoquent son parcours.



Système économique mondial et économie politique

L'Institut de l'entreprise - plus précisément le professeur Michel Kostecki - a une nouvelle fois les honneurs de la prestigieuse maison d'édition américaine *Oxford University Press*. En effet, «*The Political Economy of the World Trading System and beyond*», publié en 2001 en compagnie du professeur Bernard Hoekman*, est désormais disponible en version électronique: l'ouvrage contient quelques mises à jour concernant les récents développements dans le contexte du *Doha Development Round* de l'Organisation mondiale du commerce (OMC).

Les livres en ligne de «Oxford Scholarship» (en tout quelque 900 titres) sont considérés comme les meilleurs ouvrages académiques. «C'est assurément un grand honneur pour Michel Kostecki qui peut être considéré comme le père d'un champ de recherche et de connaissance à l'importance croissante», note son collègue Sam Blili.

L'Institut de l'entreprise - qui appartient à la Faculté des sciences économiques - se profile ainsi comme centre d'excellence en compétitivité des PME: en effet, les professeurs Michel Kostecki et Sam Blili sont intervenus dans plus de 100 pays pour des questions traitant d'interface entre l'entreprise et l'OMC ou de la mise à niveau des

PME dans le cadre de leur internationalisation.

Pour plus de détails veuillez consulter le site: www.oxfordscholarship.com

* *Bernard Hoekman est l'ancien directeur du World Bank Institut - le principal centre de recherche de la Banque mondiale à Washington D.C. et actuellement professeur invité à la Faculté des sciences politiques à l'Université Paris I.*